

Testament philosophique

DU MÊME AUTEUR
AUX EDITIONS ALLIA

De l'habitude

FÉLIX RAVAISSON

Testament philosophique

Présenté par
CLAIRE MARIN

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

INTRODUCTION

IL peut sembler étonnant de proposer immédiatement après la lecture de *L'habitude*, premier essai de Félix Ravaisson, celle de son *Testament philosophique*, le dernier de ses textes. Pourtant, les deux œuvres se complètent et permettent de prendre la mesure de la richesse et de l'originalité de cette philosophie. Plus exactement, tout ce que *L'habitude* concentre dans un texte dense et complexe, le *Testament* le déploie avec liberté, usant d'images et d'ellipses qui donnent à cette œuvre un aspect parfois poétique. Si la profusion des références peut, à première vue, donner l'impression d'une pensée qui les survole rapidement, une lecture plus attentive identifie aisément derrière cet apparent désordre une réflexion qui s'écrit comme elle se construit, dévoilant une architecture organique, procédant par épanchements et ramifications des idées. La structure végétale constitue l'un des modèles matriciels de cette approche philosophique très attentive aux correspondances, aux racines partagées. La réfraction d'une même idée dans différents modes de représentation, ou encore

Le *Testament philosophique* a été publié pour la première fois de façon posthume dans la *Revue de métaphysique et de morale* en janvier 1901.

© Editions Allia, Paris, 2008.

la transposition d'un même thème dans différents langages fascinaient Ravaisson. Sa vie témoigne de cette curiosité insatiable pour les échos d'un domaine culturel à un autre. Cette figure singulière de la philosophie française, passionné d'art, chargé des Antiquités grecques du Louvre, n'a cessé d'envisager la philosophie et l'histoire de la pensée de manière ouverte et libre.

Le *Testament philosophique* en particulier embrasse tous les champs de la pensée et des religions et prétend révéler les liens secrets qui unissent les grands principes engendrés par l'âme humaine. Dans ce texte ambitieux, véritable odyssée philosophique, Ravaisson offre en une centaine de pages un parcours étourdissant de l'Antiquité à la philosophie contemporaine, en revisitant les représentations symboliques des religions, interrogeant les principes des différentes éthiques, rappelant les avancées de la biologie, s'appuyant sur des références esthétiques. Il veut faire apparaître sous des pensées a priori distinctes les signes qui les résument pour les délivrer des œillères de l'intelligence. Traduisant les pensées en images, comprises comme de véritables paradigmes herméneutiques, les rassemblant autour d'esquisses, il fait émerger

de ces schémas des desseins proches. Ravaisson rappelle en effet fréquemment la réelle proximité entre le signe et l'intention (*designo*), entre la ligne sensible et la décision. Ainsi les figures de la métamorphose ou de l'anamorphose, du bourgeonnement, de la polarisation magnétique, les images de l'abaissement et de l'élévation, de la purification, du don, du feu, de la lumière sont autant de motifs récurrents de son analyse sur lesquels il s'appuie pour proposer des rapprochements, déroutants et séduisants à la fois, entre biologie et art et morale.

Si ce texte a pour but d'unifier les branches apparemment lointaines de la pensée humaine en redessinant les rameaux communs qui les soutiennent, il est aussi le lieu d'une réunion des différents aspects de la réflexion ravaissonnienne : son intérêt pour la métaphysique grecque, pour la pensée néoplatonicienne dans ses liens avec la philosophie juive, ainsi que ses écrits esthétiques. Par ce cheminement novateur dans l'histoire des hommes et de leurs pensées, Ravaisson tisse entre les cultures des liens surprenants et décloisonne les représentations intellectuelles. Son but avoué est de rendre les "âmes pénétrables les unes avec les autres, sensibles aussi les unes aux

autres, tout le contraire du séparatisme de l'heure présente" (p. 118).

Il s'agit d'échapper à "la sécheresse des préceptes", non pas tant "donner une nouvelle théorie à l'entendement" que livrer une ligne directrice qui convaincrat la sensibilité, qui se présenterait comme une évidence sensible, qui opérerait "par la force contagieuse de la réalité et de la vie" (p. 102). Bergson, qui fut l'un de ses élèves, n'oubliera pas ce désir d'ouvrir l'âme, de faire éclater le carcan de l'entendement pour suivre la ligne serpentine de l'intuition. La deuxième édition du *Testament* était précédée de la Notice consacrée par celui-ci à Ravaisson, discours inaugural de sa succession à son maître à l'Académie des Sciences Morales et Politiques en 1904. Ce texte, désormais connu sous le titre banal de "La vie et l'œuvre de Félix Ravaisson", fut par la suite publié dans *La Pensée et le mouvant*, où Bergson place Ravaisson entre les figures de Claude Bernard et William James. Si l'héritage de la pensée ravaissonienne dans la philosophie française du xx^e siècle reste discret et passe souvent par le filtre de cet hommage bergsonien, la lecture comparée de ce *Testament* et des *Deux sources de la morale et de la religion* signale des similitudes intéressantes.

Bergson lui-même souligne des parallèles entre sa propre démarche et le *Testament*, œuvre consacrée à la "philosophie héroïque" qu'il résume ainsi : "Elle fut, de tout temps, celle des âmes véritablement royales, nées pour le monde entier et non pour elles, restées fidèles à l'impulsion originaire, accordées à l'unisson de la note fondamentale de l'univers qui est une note de générosité et d'amour."

CLAIRE MARIN

Bien que le titre de *Testament philosophique* ne figure pas sous la plume de Ravaisson, c'est ainsi qu'il désignait oralement cette œuvre à laquelle il consacra les deux dernières années de sa vie. Ce texte fut d'abord publié de façon posthume en janvier 1901 par Xavier Léon dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Une seconde édition en fut donnée en 1933 par Charles Devivaise chez Boivin & Cie. Celle-ci ajoute au texte précédemment publié plusieurs extraits des manuscrits de Ravaisson. Ces ajouts sont indiqués dans le texte par des crochets. Nous n'avons pas repris ici les fragments ajoutés par Xavier Léon à la fin de son édition, qui ne s'intégraient pas à la trame initiale prévue par Ravaisson. Les notes du texte correspondent à des extraits des manuscrits de Félix Ravaisson, ajoutés soit par Xavier Léon (signalées par la mention "1^{ère} édition") soit par Charles Devivaise.

BOSSUET a dit: “Lorsque Dieu forma les entrailles de l’homme, il y mit premièrement la bonté.” Il n’en est pas moins vrai que dès les temps les plus anciens le grand nombre dut céder aux tentations de l’égoïsme et se considérer, selon le dicton stoïcien, comme recommandé à lui-même par la nature bien plutôt que les autres et se prendre sinon uniquement, au moins principalement pour le centre de ses propres actions. Or c’est, dit Bacon, un pauvre centre pour les actions d’un homme que lui-même.

Des mortels d’élite restèrent fidèles à l’impulsion originaire, sympathiques à tout ce qui les entourait, se croyant nés, suivant une autre parole stoïcienne, non pour eux, mais pour le monde entier. Ce furent ceux que les Grecs crurent enfants des dieux et qu’ils appelèrent des héros¹.

1. Le héros chef de peuple, suivant l’expression homérique, et dont on mettait souvent le nom au pluriel, voyait volontiers tout en grand. Surtout il étendait à un

La grandeur d'âme était le propre des héros. Le sort des autres les touchait comme le leur. Ils avaient conscience d'une force en eux qui les mettait en état de s'élever au-dessus des circonstances, qui les disposait à se porter au secours des faibles. Ils se croyaient appelés, par leur origine, à délivrer la terre des monstres qui l'infestaient¹.

grand nombre sa sollicitude, et était toujours prêt à abandonner pour d'autres ce qui lui appartenait. Chez les grandes âmes, dira Descartes, la libéralité ne connaît pas de mesure. Il était donc naturel au héros d'étendre sa pensée à ce dont ce même Descartes fait le plus souvent l'attribut caractéristique de Dieu, l'immensité. La seule philosophie qui pourrait un jour répondre à sa manière de penser devait être celle que commencèrent Descartes et Pascal, celle qui tendra en tout à l'infini.

Sans philosopher encore le héros d'autrefois apprit de son cœur ce que c'était que la grandeur et qu'elle consistait à s'élever au-dessus de soi-même comme de l'univers par un sacrifice sans aucune réserve de tout ce qu'on avait et de tout ce qu'on était.

1. Les héros tels, par exemple, que les Grecs se les représentèrent, voyaient le monde, œuvre divine, revêtu d'une beauté que souillaient des monstres nuisibles. En

Tel avait été surtout le fils de Jupiter, Hercule, aussi vaillant que compatissant, toujours secourable aux opprimés, et qui finit, en montant à l'Olympe, sa glorieuse carrière. Hercule, touché de compassion pour un vieillard dont un lion redoutable avait dévoré le fils, allait combattre ce lion et de sa

purger la terre était leur lot : ils devaient achever ainsi l'œuvre divine (plus tard, c'est l'office de l'art, de la morale, de la politique). Ainsi, purificateurs, libérateurs ; œuvre rédemptrice, objet du péan d'Apollon et des bas-reliefs des temples. C'est la lutte d'Apollon d'abord contre Python, ensuite des Hercule, des Thésée, des Persée contre les bêtes farouches, le Minotaure, les Gorgones, lutte continuée par les Grecs sur les bas-reliefs de leurs temples, contre les Centaures, les Amazones, lutte de l'Hellénisme contre la Barbarie, et dont l'issue doit être le triomphe de la douceur sur la férocité, triomphe que figurent soit la légende d'Orphée, prêtre d'Apollon, qui avec sa lyre entraîne après soi avec les animaux farouches, les arbres même et les rochers, soit celle de Bacchus qui a substitué à l'ivresse sanguinaire une ivresse plus douce, inspiratrice des meilleures pensées, Bacchus représenté sur tant de monuments, sur un char où siège auprès de lui son épouse Ariane, entouré de Satyres et de Ménades, trainé par des Centaures.